

**FRÉDÉRIC ROCCHIA**

**LES RACINES BLEUES**

**-EXTRAIT-**

## **Chapitre 1**

### **LE CHOIX**

— Qu'est ce qu'il a encore le petit biquet à sa maman qui ne va pas ? Il n'a pas l'air bien en forme le pauvre petit chou !

— Laisse-le, Patrick, veux-tu ? C'est son anniversaire, aujourd'hui, tu peux bien lui foutre la paix pour une fois ?

Isabelle jeta un regard réprobateur à son mari, vautré dans un fauteuil, en train de digérer bruyamment son repas du samedi, les yeux rivés sur la télévision.

— Oh c'est vrai ! C'est que c'est un grand maintenant ! ajouta Lucas qui étouffa un rire.

— Toi aussi tu t'y mets ? T'es quand même son frère, tu pourrais un peu le soutenir, tu n'crois pas ?

— Son demi-frère ! Et j'trouve que c'est déjà assez naze comme ça qu'on considère que je puisse faire partie de sa famille.

— Lucas... marmonna Patrick,

— C'est tout c'que tu trouves à redire à ton fils, toi ? s'énerva Isabelle.

— C'est aussi le tien, j'te ferais dire ! bredouilla Patrick tout en essayant de déloger un morceau de gras coincé entre ses dents.

— Patrick !

— Bon ça va, Lucas, essaie de respecter un peu ton frère ! C'est pas sa faute si...

— PATRICK !

La pièce emplie du soleil de 14h00 retrouva le silence en un instant.

Isabelle, dans l'indifférence la plus totale, commença à débarrasser. Lucas s'installa à son tour sur le canapé, posant avec nonchalance ses pieds sur le seul fauteuil qu'il restait, laissant Sam seul, assis à la table familiale après le traditionnel repas du weekend.

Sam venait d'avoir 30 ans.

Il regardait impassible le ciel à travers la baie vitrée qui donnait sur le jardin. Un nuage solitaire projeta son ombre sur un massif de fleurs un peu en avance sur le printemps.

Patrick, à peine surpris du silence de son beau-fils, se tourna vers lui et l'interpella,

— T'as rien d'autre à faire que de regarder dans le vide ? Va donc un peu aider ta mère, ça te fera pas de mal ! De toute façon t'as rien d'autre de prévu, je suppose ? Maintenant que t'es disponible !

— Pourquoi tu dis ça, papa ? demanda Lucas, d'un air malicieux.

— Tu connais pas la dernière, fils ? Le biquet à sa maman, il est même pas foutu de garder un travail

comme tout le monde. Et pourtant faut voir la complexité que c'était de tirer des palettes à longueur de journée ! Mais bon c'était encore une fois sans doute trop compliqué pour lui, à c'qu'il faut croire !

— T'as été viré ? jubila Lucas, en se tournant subitement vers Sam.

— Licencié pour faute grave ! Il n'aura même pas droit au chômage ! renchérit Patrick.

— Excellent ! Mais t'as fait quoi là-bas ?

— À priori, il aurait volé tout un stock dans la réserve ! Non mais faut le faire quand même ! Feignant, nul et voleur par-dessus le marché, tout ton père !

Lucas éclata de rire lorsqu'Isabelle se rua hors de la cuisine.

— Ne parle pas comme ça de son père, tu m'entends Patrick ? Tu m'entends ?

Son père, Sam ne l'avait pas connu. Du moins il ne s'en souvenait plus. Il avait 5 ans quand c'était arrivé. Un accident de pêche lui avait expliqué sa mère. Un accident idiot. Il n'avait jamais posé de questions.

Sam ne posait pas de questions. Il préférait ne pas faire de vagues. Rester discret pour ne pas avoir d'ennui. Et même si cela ne lui avait jamais vraiment réussi, c'était plus facile comme ça. Plus respirable.

Sam ne se sentait pas blessé. Il avait l'habitude de ces repas. Il encaissait les sarcasmes sans broncher. Qu'y avait-il de mieux à faire ? Après tout ils n'avaient pas tellement tort. Il n'était pas très malin. Et puis pourquoi se sentir rabaissé par ceux qui vous jugent quand eux-mêmes ne valent pas mieux.

Il détailla Patrick, son beau-père qu'il avait toujours considéré comme ennuyeux et stupide. Il avait, selon de

vagues souvenirs et des récits héroïques auxquels il se livrait parfois, occupé la fonction de notaire par le passé. Mais Sam n'en croyait pas un mot car le niveau intellectuel dont il était doté ne correspondait en rien à ses prétentions.

Son demi-frère Lucas, aussi narcissique et prétentieux que son beau-père, avait commencé des études de droit pour devenir riche et célèbre, de son propre aveu. Mais ni l'un ni l'autre n'avaient jamais brillé par leur intelligence. Ils se disaient supérieurs et ambitieux mais ils étaient pathétiques et pernicieux.

— Tu vas finir comme un trouédan ! Voilà c'qui te pend au nez ! Tu vas faire quoi maintenant que t'as même plus de job ? Hein ? Oh gros malin j'te parle ? insista Patrick qui cherchait la confrontation avec son beau-fils.

— Je vais rentrer. Bon weekend ! répondit Sam d'une voix dénuée d'émotion.

— Tu pars déjà mon Sam ? intervint Isabelle en ôtant son tablier. Tu veux pas rester encore un peu ? C'est un peu ton moment aujourd'hui ? Vous pourriez pas faire un effort le jour de son anniversaire...

Sam ne répondit rien, embrassa sa mère, qui comme à son habitude, le serra un peu trop fort contre elle, et quitta la maison familiale.

Le soleil du mois de mars réchauffait le bitume de la rue de la mer qui descendait tout droit sur le port.

Sam, d'un pas lent, parcourut les 200 mètres qui le séparaient de la Manchenille où baignaient les bateaux des touristes absents.

À cette période, la rive sud de Banefieu était déserte.

Seuls les habitants résidant à l'année permettaient à ce petit port de pêche, devenu station balnéaire l'été, de maintenir une frêle illusion de vie.

Il faisait bon pour un mois de mars et Sam en profita pour s'installer sur un banc, juste au bord de l'eau sur le quai pour admirer le bras de mer qui s'étendait devant lui.

Un léger vent faisait danser les cordes sur les mâts. Le port était désert et Sam, le regard dans le vide, demeurait seul, comme à son habitude.

Il regarda la Manchenille s'agiter. De petites vaguelettes se dessinaient à sa surface et l'air marin donnait une odeur iodée que Sam savait apprécier. Mais aujourd'hui, il n'avait envie de se laisser aller à aucune forme de satisfaction.

Il venait d'avoir 30 ans. Trente longues années à ne pas être. Du temps perdu, du temps gâché.

Un trouédan ! songea Sam. Voilà de quoi l'avait traité Patrick.

Mais qu'avaient-ils tous contre ces gens-là ?

Il se leva et fit quelques pas pour se rapprocher du bord. Le ciel était dégagé. Il observa avec plus d'attention. Les journées comme aujourd'hui étaient parfaites pour voir de l'autre côté de la Manchenille la rive nord de Banefieu.

Il plissa les yeux et aperçut après quelques instants la bande de terre au loin.

L'île des pestiférés. Les trouédans vivaient là !

Banefieu avait été séparée de sa presque île pendant la Seconde Guerre. Les habitants avaient fait exploser la seule bande de terre qui reliait le nord au sud. Et depuis plus de 70 ans, les néo insulaires et les rejetés de la rive

sud avaient été parqués sur la rive nord. Officieusement bien sûr.

Banefieu était constituée de ces deux rives sur le papier, mais quand on était trouédan il s'agissait de le rester et de ne surtout pas faire de vague sur la rive sud, ainsi, peu d'entre eux s'y aventuraient.

Et même si une navette reliait les deux rives deux fois par jour, elle était surtout réservée aux touristes les plus téméraires.

Car au nord, abandonnés à leur sort, les trouédans vivaient de peu, de rien. Et la délinquance, la drogue et la prostitution s'étaient lentement installées pour régner en maître, alimentant les préjugés des sudistes de Banefieu pour leur plus grande satisfaction.

Alors, oui, peut-être Patrick avait-il raison... pensa Sam. Peut-être finirait-il trouédan lui aussi. Errer dans la vie sans but était ce qui le définissait le mieux en ce moment, peut-être depuis toujours.

Les nuages cachèrent de nouveau le soleil ce qui décida Sam à regagner son appartement.

Il habitait la rue des éphémères un peu plus loin après le port.

Les appartements secondaires et les locations saisonnières faisaient de cette artère, l'endroit le plus désertique de tout Banefieu. Sam était d'ailleurs le seul et unique habitant de la rue et à chaque fois qu'il s'y engouffrait, il avait l'impression qu'un cataclysme avait effacé toute trace de vie sur terre, le laissant seul survivant de ce monde dégénéré.

Il entra par le porche, poussa la porte de la cage d'escalier, grimpa les trois étages, et pénétra dans son appartement.

À l'intérieur l'aménagement demeurait sommaire.

Un vieux canapé de cuir, un lit deux places au cas où, une kitchenette et un poste de télévision plantaient le décor du studio presque étudiantin de Sam.

Il posa son blouson sur une chaise, ouvrit les volets derrière la télévision qui donnaient sur l'immeuble d'en face, vide, lui aussi. Puis les volets près de son lit avec une vue imprenable sur le port de Banefieu.

Il s'attarda quelques instants et baissa les yeux sur ce qui restait de sa plante.

Elle était morte depuis deux jours. Un signe ? Non, il ne croyait pas à ces choses-là.

Noémie la lui avait offerte alors qu'ils se connaissaient à peine. Il s'était attaché à cette plante autant qu'à cette fille.

Lui qui n'avait jamais vraiment connu le grand amour, tel qu'il se l'était représenté, avait essayé de se prêter au jeu.

Et en un mois, sa vie avait basculé.

Le psy que lui avait imposé sa mère lui avait conseillé des sites de rencontres, mais il était tombé sur des cas bien plus graves que lui. La caissière du supermarché lui plaisait bien, mais elle avait pris plaisir à le moquer, lorsqu'il avait tenté de bredouiller son attirance pour elle. Alors quand Noémie avait débarqué dans sa vie et l'avait embrassé comme ça sans prévenir, il s'était laissé faire. C'était trop beau pour être vrai. Elle était belle. Mais il aurait dû s'en douter. Ne jamais baisser la garde. Il n'avait pas le droit de se sentir heureux. C'était comme ça.

Trois semaines après leur rencontre. Trois semaines après avoir fait sourire Patrick et Lucas. Trois semaines

après avoir gagné l'approbation de sa mère. Trois semaines après avoir passé tous les weekends avec sa famille, elle l'avait quitté.

Il n'avait même pas eu l'occasion d'aller chez elle, ni elle de venir chez lui. Ils n'avaient même pas eu le temps de passer une nuit ensemble. Il ne connaissait pas son corps, seulement son sourire. Tout s'était passé trop vite.

Elle était partie, voilà tout.

La semaine avait ainsi commencé pour ne plus finir.

Mercredi, il s'était fait viré par son patron « Rozianotti », une ex-connaissance de la faculté, un de ceux qui couchent avec toutes les filles du campus y compris celles des autres. Viré pour quelque chose qu'il n'avait pas fait.

Enfin hier matin, il avait croisé sa Noémie au bras de son patron. Heureuse, souriante, épanouie. Celui qui avait décidé de se débarrasser de lui avait, en plus, choisi de lui porter un coup fatal en sortant avec elle.

En voyant Sam, elle a ri. Il les a salués. Elle s'est arrêtée. Il lui a dit que la plante était morte. Elle a répondu qu'il manquait d'ambition.

Cette plante lui donnait l'impression de le maintenir en vie. Maintenant qu'elle était morte...

Sam alluma la télé pour tenter d'occuper l'espace et se changer les idées.

Qu'est ce qui pouvait bien clocher chez lui ? Il avait bien tenté d'observer les autres pour comprendre, mais il n'avait rien vu. Tout le monde paraissait jouer à un jeu et s'ennuyer très vite. La vie semblait sans saveur.

Soudain un reportage attira son attention.

On y voyait toute une série d'espèces animales se reproduire. Le sujet concernait l'évolution et Darwin. La

voix off affirmait que nous étions programmés pour donner la vie, mourir et ainsi perpétuer le cycle universel depuis la nuit des temps.

C'était donc ça ! L'évolution ! Le temps nous traversait. Nous n'étions rien. Seulement le maillon d'une immense chaîne. Rien n'avait vraiment de sens à part ça ?

Les commentaires du reportage résonnèrent dans la tête de Sam comme une évidence.

Après tout, puisque tout se résumait à une sorte de passage, il se devait d'effectuer sa mission à son tour.

Puisqu'il n'était bon à rien, il ferait ce pour quoi il était là.

Sam, sans réfléchir, prit sa veste et quitta son appartement.

Deux heures plus tard, il rentra chez lui.

La banque de sperme enregistra son don et le rangea parmi les autres.

Sam serra le nœud, poussa d'un coup de pied le tabouret et se pendit.

## **Chapitre 2**

### **REMORDS**

La sonnerie du téléphone n'avait servi à rien ce matin. Cela faisait déjà plus d'une heure que Carole était réveillée. Elle n'avait presque pas dormi. La fatigue extrême l'avait simplement submergée et plongée dans un vague coma dont on ne sort que plus éreintée encore.

Elle se tourna sur le côté, plia les jambes et se redressa lentement. Tel qu'elle l'avait appris durant ces jeunes années aux côtés de ses amis médecins.

Depuis qu'elle avait dépassé les 50 ans, Carole sentait les rhumatismes lui rappeler qu'elle n'était plus une adolescente.

Elle enfila ses chaussons, tira la robe de chambre posée négligemment sur la chaise à côté du lit, ouvrit grand les fenêtres puis les volets pour aérer la pièce

pendant quelques secondes, le temps d'emplir ses poumons d'une bouffée d'air glacial.

L'hiver était là. Et chez les trouédans, il faisait toujours plus froid que sur la rive sud de Banefieu.

Elle alluma la cuisine et mit en route la cafetière pour réchauffer le café de la veille.

Pas de café frais depuis maintenant deux mois au supermarché.

Elle ragea une fois de plus. Elle avait l'impression de se trouver au bout du monde, alors qu'elle n'était qu'à quelques kilomètres du centre-ville. Mais le seul magasin de la rive nord n'était ravitaillé que rarement, en fonction du bon vouloir des commerçants du sud. Et seuls les invendus traversaient la Manchenille à bord de la navette quotidienne.

Ce que les banefeliens ne souhaitaient pas réjouirait bien assez les parias que nous sommes, se dit Carole, d'un air dégouté.

Encore quelques biscottes premier prix et une confiture aux fruits polonais traités et sur traités pour la plus grande joie des vendeurs de médocs contre les reflux gastriques.

À ce rythme, elle ne vivrait pas bien vieille, elle en était convaincue.

Et ce beurre ! C'était tout sauf du lait de vache ! Avec quoi avaient-ils pu concevoir une telle ignominie, de la pisse d'agneau ?

Pourquoi était-elle restée là ? se demanda-t-elle en s'asseyant sur le bord du tabouret face à sa cuisine américaine improvisée.

Elle avait réussi grâce à ses résultats scolaires à réaliser l'impensable. Continuer ses études sur la rive sud

dans un établissement privé qu'elle s'était payé en travaillant durement les nuits dans les bars de Banefieu.

Elle avait brillamment obtenu son diplôme d'infirmière et avait regagné la rive nord pour intégrer le seul et unique centre médical des trouédans.

Pourquoi n'était-elle pas restée au sud ? Elle était jeune et pleine d'espoir. Elle voulait changer les choses, aider ceux et celles qu'on avait parqués là comme des maudits.

Elle voulait encore y croire.

Mais après toutes ces années, elle avait dû se rendre à l'évidence. On ne change pas le monde. En tout cas, rien n'avait bougé, pas même d'un pouce. Les trouédans restaient les trouédans et leur seul passe-temps, dans cette prison à ciel ouvert se partageait entre la délinquance, la drogue et l'errance.

Rien n'avait de sens. L'espoir n'existait pas ici. Quand on naissait sur la rive nord, on pouvait oublier son avenir avant même de se poser la question. Personne ne nous accepterait, jamais.

Seuls quelques habitants du nord qui étaient parvenus à s'enrichir, mais ils étaient rares, avaient fui leur condition et quitté la région. Car le périmètre autour de Banefieu où l'on vous dévisageait en vous mettant l'étiquette trouédan était vaste.

C'était comme une maladie, une malédiction qui vous suivait.

Alors Carole repensait à cette époque. Aurait-elle pu changer sa condition ? Peut-être pas. Car même si elle brillait par ses connaissances, elle restait une habitante de la rive nord, comme un pédigrée dont on ne se défait jamais.

Pourtant, sans vraiment comprendre pourquoi, Carole se sentait chez elle ici. L'habitude peut-être ... Elle avait toujours appartenu à ce peuple mis à l'écart et ne s'en portait pas plus mal, peut-être même mieux.

Elle était revenue aussi pour son amie. Celle qui venait de lui faire passer une sale nuit.

Elles s'étaient connues au collège alors qu'elle n'avait que 13 ans. Une amitié comme celle-ci ne lui était plus jamais arrivée.

Carole était littéralement handicapée par sa timidité. C'était dans son éducation.

Mais sa meilleure amie, elle, était faite d'un autre bois. Et en très peu de temps, Carole s'était laissée entraînée dans des aventures qui l'avaient fait sortir de sa zone de confort.

Elle lui avait tout appris. Les premiers garçons, savoir dire non, refuser et se rebeller pour n'avoir que ce que l'on souhaite. C'est elle qui lui avait enseigné toutes ces choses et même si Carole demeurait avant tout une femme réservée et en retrait, elle avait gagné en confiance grâce à cette rencontre.

Mais avec le temps leur relation s'était détériorée. Et puis elles s'étaient perdues de vue pour se retrouver finalement quelques années plus tard, plus adultes, plus matures, surtout pour Carole.

Pourtant hier soir, rien n'avait pu empêcher cette dispute d'éclater.

Elles s'étaient insultées avec violence.

Carole n'en revenait toujours pas. Elle n'avait jamais imaginé que sa meilleure amie puisse lui cacher un tel secret.

Ce qu'elle venait de découvrir l'avait mise dans tous ses états et l'avait empêché de fermer l'œil cette nuit.

Comment pouvait-il en être autrement ? Elle se sentait responsable de cette situation. Mais comment y remédier ? Comment pouvait-elle agir ? Le devait-elle seulement ?

Carole était tourmentée. Elle n'arrivait plus à mettre des mots sur ce qui s'était passé. Le désarroi, la colère puis l'inquiétude l'avaient traversé de part en part. La réalité lui éclatait au visage comme une bombe à retardement qui devait un jour ou l'autre exploser.

Elle ne pouvait pas laisser faire. Ce qu'elle avait découvert était trop grave, trop important..

Soudain, la vieille horloge sonna 8 heures.

Carole avait divagué et venait de se mettre en retard.

Elle ouvrit son sac, y jeta sa blouse d'infirmière, tenta de se vider le cerveau et ferma la porte à clé, pour se rendre au centre médical, jusqu'à ce qu'elle rebrousse chemin, presque immédiatement.

Le téléphone ! Son téléphone portable sonnait à l'intérieur. Elle l'avait oublié sur sa table de chevet.

Elle entra en trombe, décrocha in extremis, se figea et laissa tomber l'appareil dans un hurlement qui fit fuir les quelques corbeaux qui s'étaient posés là ce matin.

Le monde de Carole venait de s'écrouler pour de bon.

## Chapitre 3

### RÉVÉLATIONS

Tout était trop calme pour un lundi. À l'étroit dans la seconde chambre de la caravane, Margaux poussa la couette et fixa le plafond où elle venait de poser ses pieds encore chauds de la nuit.

Allongée, nue et offerte au soleil qui frappait maintenant la pièce, elle resta un moment sans bouger. Elle se sentait bien dans cette chaleur électrique provenant du bain à huile qui tournait à plein régime.

Ça servait aussi à ça de se prostituer, se dit Margaux dans ses songes de bien-être. Ne pas regarder la facture et vivre en toute plénitude dans une chaleur tropicale alors que dehors il fait moins dix.

Pourtant quelque chose la tracassait. Sa mère, Debbie, avait, semble-t-il, oublié sa fille ce matin.

Habitée à être réveillée par un « Bouge ton cul, sale petite merde, tu crois qu'y a que moi qui vais baiser aujourd'hui pour payer l'crédit ? » ou par un « t'as rien d'autre à foutre que de t'toucher l'machin, ça t'suffit pas tous les trouédans du coin ? »

Bref, quelque chose clochait. Il devait être assez tard pour que Margaux, habituée à être réveillée aux aurores, ouvre d'elle-même les yeux avec le sourire des jours heureux, même s'ils n'avaient jamais existé.

Et ce silence ! Tout ça était inhabituel.

Un rapport avec hier soir ? Peut-être ? En tout cas, il était temps de profiter de la situation.

Si Debbie n'était plus là, alors elle pourrait se goinfrer de céréales tout en regardant les émissions abrutissantes du matin.

D'un bond, elle sortit de son lit, enfila une nuisette qui n'avait pas encore servi à satisfaire les clients des jours précédents, et se précipita dans la pièce principale de la caravane, tout aussi exigüe que sa chambre.

Bingo ! Elle avait vu juste. Personne à l'horizon !

Sans attendre, elle ouvrit la porte du placard juste au-dessus de la kitchenette et chercha du regard la boîte de céréales.

— Non ! Elle s'est tout enfilé !

Margaux était furieuse. Aucune boîte de céréales. Plus rien à grignoter.

— Faudrait voir à pas oublier de se rendre à la supérette des fois, MERDE ! hurla Margaux même si personne n'était là pour l'entendre.

Elle poussa la chaise en arrière, allongea ses jambes sur la petite table, juste en face de l'écran de télévision

fixé avec un crochet au plafond de la caravane et zappa pendant plusieurs minutes.

Margaux s'ennuyait ce matin. Pas de client prévu, rien à voir à la télé, rien à manger non plus.

Elle scruta machinalement la pièce lorsque soudain elle aperçut les clés de la porte posées sur la table.

Elle ne les avait simplement pas vues.

Il n'y avait qu'un seul jeu de clé et même si Debbie faisait mine de se moquer de ce qui aurait pu arriver à sa fille, Margaux savait très bien qu'elle n'aurait jamais quitté la caravane sans fermer derrière elle.

Elle ôta ses jambes, se redressa et se dirigea vers la porte qu'elle poussa instinctivement. Mais comme elle l'avait pressenti, elle était bel et bien fermée. Sa mère n'était donc pas partie.

Margaux se tourna vers la porte de la chambre de Debbie, juste à côté de la sienne. Elle tapa de toutes ses forces dessus en criant pour qu'elle se manifeste.

Mais pas de réponse.

Margaux sentit un frisson la parcourir. Elle n'avait réfléchi à rien jusqu'ici. Ce calme un peu trop inhabituel, les clés toujours là. Combien avait-elle passé de temps à regarder la télévision ?

Elle se précipita vers une montre posée à côté du lavabo, sûrement celle d'un client qui l'avait oubliée cette semaine, et regarda l'heure.

— 12h43 ! Tu m'étonnes que j'ai la dalle !

Margaux décida d'en avoir le cœur net. Depuis des années, Debbie lui avait imposé de ne jamais ouvrir sa chambre sauf en cas d'urgence. Sans doute pour la préserver du peu de pudeur qui subsistait encore dans

leur caravane familiale même si ce n'était pas le genre de Debbie d'avouer une telle chose à sa fille.

Pourtant, cette fois-ci, Margaux sentit qu'il fallait qu'elle enfreigne le règlement.

Elle s'approcha de la chambre, posa sa main sur la poignée et après un moment d'hésitation, brava tous les interdits et ouvrit la porte.

Elle fut d'abord prise d'un soubresaut, puis se tourna aussitôt vers le lavabo dans lequel elle dégoûta le repas de la veille avec violence.

Des larmes emplirent son visage en un instant.

Margaux s'effondra au sol dans un grand fracas. Et de ses yeux brûlés par l'extrême douleur qui l'habitait maintenant, elle posa de nouveau son regard sur la chambre.

Sa mère, entourée de boîtes de médicaments, gisait là, sur le lit, sans vie.

\*

La cérémonie fut brève. Margaux avait vu le corps inerte de sa mère entrer dans cette boîte et passer dans un four juste avant d'en ressortir sous forme de cendres.

La vie s'arrête aussi vite qu'elle a commencé. On n'est rien que de la viande et on essaie de se donner une consistance, quelle bande d'abrutis on fait ! se résuma Margaux dans son esprit encore tourmenté des dernières heures.

25 années à vivre avec cette bonne femme qui était ma mère, 25 ans, et voilà, c'est plus qu'un tas de poussière !

Elle n'arrivait même pas à pleurer.

Le funérarium était vide. Margaux était seule. Elle avait aperçu avant de rentrer une silhouette au loin qui n'avait pas osé la rejoindre. D'un regard, elle lui avait signifié que c'était mieux ainsi. Elle ne voulait plus jamais en entendre parler. Après tout c'était sans doute sa faute si Debbie venait de passer l'arme à gauche.

Un homme vieux et laid entra dans la pièce, s'approcha et lui glissa discrètement ses condoléances.

— Qu'est ce que tu m'veux toi ? Tu veux la totale ? C'est 100 balles ! Tu les as ? Sinon dégage, répondit la jeune femme, d'un ton haineux.

— Pardon, mademoiselle, s'excusa l'homme un peu surpris. Je suis chargé de vous informer des formalités administratives qui vous incombent suite au décès de votre maman. Mais si vous le souhaitez, nous pourrions prendre rendez-vous pour se voir plus tard, je peux comprendre votre douleur, mais...

— Non mais d'accord, tu vas pas me dire que je dois du blé ? Déjà que je ne sais pas comment je vais pouvoir payer le crédit de la caravane et tout le reste !

— Bien au contraire, mademoiselle, je viens justement pour vous parler d'héritage. Votre mère, Deborah Swan, avait rédigé un testament en votre faveur !

— Un testa-quoi ? Ma mère en ma faveur ? Non mais je crois que vous avez rêvé ! Ma mère a jamais pensé qu'à sa gueule, à part les quelques fois où elle me foutait des raclées quand ça ne lui convenait pas.

— Écoutez, c'est pourtant la loi qui m'oblige à vous faire part de vos droits et ...

— La loi ! Ah elle a bon dos la loi ! Chez les trouédans, c'est nous qui faisons la loi depuis qu'elle nous a laissé tomber ! Tout le monde se contrefiche de

nous ! Et vous d'où venez-vous ? Hein ? Du sud sûrement ? C'est ça ? Donnez-moi ce que vous me devez et cassez-vous si j'ai bien compris votre baratin !

— C'est-à-dire que...

— Ah et voilà j'l'attendais celle-là ! Y a un « mais » c'est ça ? Ces quoi encore les conditions à remplir ! Un truc à signer qui va me mettre dans la merde pour le restant de ma foutue vie ? C'est moi qui dois du blé ? Ma mère était endettée ?

— Non au contraire, écoutez, ça me gêne de parler de ça ici...

— Accouche le vieux, dis c'que t'as à dire, de toute façon y a pas un rat à 10 kilomètres à la ronde !

— Et bien... l'homme hésita et regarda autour de lui avec inquiétude. En fait votre mère avait mis de l'argent de côté pour vous.

— Combien ? coupa Margaux.

— 53 000 € très exactement.

— QUOI ? 50 SACS ! MA MÈRE ! POUR MOI ?

Margaux sembla furieuse mais sa colère s'estompa aussitôt.

— Il faut que je fasse quoi ? demanda la jeune femme d'un air agressif.

— Attendre quelques jours, répondit l'homme un peu gêné.

— Attendre ? Mais quoi ? Le déluge ?

— Comme vous le savez, votre mère a subi une autopsie dans le cadre de l'enquête qui a été ouverte, hier, lors de la découverte du corps. C'est la procédure habituelle. Cela ne devrait pas prendre longtemps.

— Quoi ? Vous êtes en train d'insinuer que c'est moi qui l'ai achevée ?

— Pas du tout, rectifia l'homme de plus en plus mal à l'aise. Mais nous devons attendre les résultats, pour procéder à l'application du testament. Nous vous tiendrons au courant. Je vous donne ma carte. À bientôt et encore toutes mes condoléances, mademoiselle.

Margaux, épuisée et encore sous le choc, regarda le vieil homme s'éloigner et riva ses yeux sur la carte de visite.

— 50 sacs, putain... Mais qu'est ce que t'as foutu ?

Margaux s'assit quelques secondes sur un banc en pierre, bordant le chemin qui séparait le crématorium du quartier où elle vivait.

Elle sentait monter en elle un malaise qu'elle n'arrivait pas à maîtriser. Elle redoutait ces moments-là où les émotions étaient plus fortes que sa volonté.

Elle tomba au sol, évanouie.

Quelques minutes plus tard, elle reprit connaissance. La place était déserte et personne n'avait remarqué sa chute. Elle s'installa de nouveau sur le banc et réfléchit.

Elle avait encore une de ces migraines qui ne la lâchait pas.

Margaux souffrait physiquement depuis son plus jeune âge. Le médecin du centre lui avait préconisé des examens, mais sa mère avait toujours refusé. Sans doute se sentait-elle responsable. Debbie avait baigné dans l'alcool, les substances douteuses et les médicaments depuis toujours. Alors sa grossesse n'avait sans doute pas échappé à ces habitudes morbides.

Mais Margaux n'avait jamais abordé le sujet. Sa mère était ce qu'elle était, et rien n'aurait pu changer ça. Quant à son père, elle ne l'avait pas connu. Rien d'original chez

les prostituées. Une vague histoire de proxénète qui avait abusé de sa mère faisait office d'histoire familiale.

Tu parles d'un père ! Tu parles d'une mère ! Des parents comme ça, Margaux les avait pas choisis et dès l'adolescence, elle avait finalement suivi le modèle familial pour payer les factures.

Pas par envie, plutôt par obligation. De toute façon, il n'y avait pas vraiment de travail dans le coin, et le supermarché ne voudrait jamais d'une fille qui tombe comme une mouche au moindre problème.

Margaux s'était d'abord résignée, mais aujourd'hui elle en voulait à la terre entière. Pourquoi sa mère avait-elle mis tout cet argent de côté pour elle.

Elle aurait préféré un peu d'amour, même si une telle pensée avait le don de la rendre folle.

Elle était en froid avec ses sentiments depuis toujours. Elle n'avait rien à montrer, ne voulait rien dévoiler sauf son corps à ceux qui avaient les moyens de se le payer. Mais tout le reste lui appartenait.

Elle rêvait d'une autre vie, mais s'était interdit depuis longtemps d'y songer.

Alors, ce matin-là, Margaux rentra chez elle, remontée contre une mère qui avait oublié de faire son travail, contre un monde qui n'avait d'yeux que pour ses formes et sa jeunesse.

Elle en avait marre. Et l'argent allait peut-être lui donner l'occasion de changer de vie.

\*

Margaux avait attendu avec impatience les résultats pendant toute une semaine. 7 jours que Debbie avait

disparu, au sens premier du terme, de la surface de la planète. 7 jours qu'ils lui avaient demandé un échantillon de salive et de sang.

Sûrement pour l'enquête « de routine » comme l'avait signalé le notaire bon marché qui avait osé l'aborder le jour de l'incinération de Debbie.

Et là, au beau milieu de la matinée, alors qu'elle attendait un nouveau client, un régulier, son téléphone avait sonné et la voix, d'une gravité palpable, avait insisté pour qu'elle vienne au plus vite.

Cette voix ne présageait rien de bon, et tous les films qu'elle s'était joués dans sa tête ces derniers jours commençaient à s'effriter.

53 000 € ! Il était hors de question qu'elle s'assied dessus. Elle avait droit elle aussi au bonheur. Et l'argent était synonyme d'une nouvelle vie pour Margaux.

Quand elle arriva, vers les 08h45, elle fut aussitôt accueillie par le docteur Ponte. Le seul et unique médecin agréé du centre qui, pour une sombre histoire méconnue de tous, avait dû se résigner à exercer ici, chez « les moins que rien ».

Elle le salua à peine tandis qu'il l'invitait à pénétrer dans son bureau.

Son visage était fermé et Margaux commençait à redouter une issue peu favorable à l'entretien.

— Margaux. J'ai de graves choses à te dire. Des informations qui pourraient t'affecter très sérieusement. Alors je veux que tu m'écoutes jusqu'à la fin, car il est important que tu comprennes chaque mot que je vais prononcer. C'est bien clair ?

Margaux, contrairement à ses habitudes, ne répondit rien. Mais une vive douleur s'empara à nouveau de son

crâne. Elle ouvrit son sac et goba d'une traite des comprimés.

— Qu'as-tu avalé ? demanda un peu inquiet, le médecin.

— Un truc pour la tête ! J'ai la migraine. Encore un cadeau de ma mère, mais vous devez être au courant de toutes les conneries qu'elle m'a refilées, n'est-ce pas ?

Le docteur Ponte ferma les yeux d'un air grave, mais il se ressaisit et fixa Margaux comme pour lui suggérer qu'elle devait se préparer à entendre le pire.

— Nous avons les résultats de l'autopsie de ta mère. Nous t'avons demandé en complément un échantillon de sang et de salive afin d'écarter toute possibilité d'homicide. C'est le protocole habituel.

— Je suis au courant, doc', répondit un peu tendue, Margaux.

— Lorsque tu as découvert le corps de ta mère le lundi 8 janvier, la présence de médicaments sur son lit semblait présager d'une overdose ou d'un suicide.

— Vous m'apprenez rien là ! Merde, venez-en au fait ! s'énerva Margaux.

— Margaux...

Le médecin prit un air plus paternel car il connaissait tous les trouédans depuis qu'il exerçait dans le centre. 35 années à traiter la misère et la délinquance, 35 années à essayer de vivre avec la fatalité des patients qu'il tentait d'aider.

— Qu'est ce qu'il y a ? demanda Margaux, un peu inquiète. Elle a été tuée ? C'est ça ? Vous pensez que je l'ai tuée ?

— Margaux, est-ce que tu vois la police dans le coin ? Non ! Ta mère, contrairement à ce que l'on pensait, n'est

pas morte d'une overdose et ne s'est pas non plus suicidée. Les médicaments n'étaient rien d'autre que des comprimés contre la migraine. On a retrouvé pas mal d'alcool dans son sang. C'est très probablement un mal de crâne lorsqu'elle s'est réveillée ce matin qui lui a fait prendre ces médicaments.

— S'est réveillée ? Vous voulez dire qu'elle était encore en vie le matin où je l'ai trouvée ?

— Oui, selon l'autopsie, elle est morte vers midi.

— MIDI ! Mais j'étais réveillée ! Pourquoi ne m'a-t-elle pas appelée ? Que s'est-il passé ?

— Ta mère est morte d'une maladie du cœur. Une maladie héréditaire qu'elle avait en elle, sans le savoir. On vient juste de le découvrir. Je n'entrerai pas dans les détails, mais elle était très fragile. Ça devait arriver un jour ou l'autre. Tu n'aurais rien pu faire.

— Vous vous foutez de ma gueule là ? C'est ça ? Ma mère s'est flinguée et c'est tout ! Pas besoin de m'épargner !

— Margaux, il va falloir que tu sois forte, car ce n'est pas la seule raison pour laquelle je t'ai convoquée ce matin. En raison des causes de la mort de ta mère, nous avons dû faire une analyse complète de ton ADN afin d'identifier si tu avais toi aussi hérité de cette maladie...

— Je ne le crois pas ! Ne me dites pas qu'elle m'a aussi refilé ça, cette salope ! ragea Margaux.

— Non tu n'as rien, culpa le docteur Ponte. Tu n'as pas la maladie de Deborah. Mais en analysant ton ADN et celui de Debbie, nous avons découvert autre chose...

— Quoi encore ? Elle m'a refilé quoi ?

— Margaux, Debbie n'était pas ta mère.

La phrase résonna dans le bureau comme si la pièce venait de tripler de volume.

Le médecin resta muet, attendant une réaction, mais Margaux resta stoïque, sans voix, seule au milieu du vide qui l'habitait maintenant.

Rien n'avait de sens dans ce qu'elle venait d'entendre. La phrase sonnait faux et creux. Tout cela n'était que pure fiction. Elle allait se réveiller et comme tous les matins partager le petit-déjeuner avec sa mère avant le dur labeur qui les attendait. Bien sûr elles s'insulteraient comme d'habitude, mais elles passeraient ce moment ensemble comme tous les matins depuis 25 ans.

Alors non, Margaux ne voulait pas entendre ce que le docteur avait osé prononcer.

— Margaux... Margaux...

Margaux regardait le médecin, mais son cerveau s'était mis en pause quelques instants, comme pour mieux encaisser le choc.

— Qu'est ce que vous entendez par là ? demanda-t-elle sans conviction.

— Après l'analyse de votre ADN, on a pu identifier clairement que Debbie n'était pas ta mère. Vous n'avez aucun lien de parenté. Tout est là dans le dossier. Ton profil ADN et le sien.

— Mais alors... comment ? Pourquoi ? Que s'est-il passé à ma naissance ? coupa Margaux. Bordel c'est quand-même vous qui avez assisté à toutes les naissances dans ce foutu hôpital non ? Y a quoi qui a cloché quand j'suis venue au monde, putain ?

— Justement, il faut que tu saches...l'autre jour lorsque tu es venue au centre pour le prélèvement de sang et de salive, j'ai aperçu sur le haut de ta nuque cette

tache. Cette tache bleue que tu as dans le cou et que l'on voit très distinctement depuis que tu t'es coupé les cheveux...

— Quoi ? En quoi elle vous dérange ? Je l'ai cachée pendant trop longtemps ! C'est pour ça que je me suis fait ma nouvelle coupe ! Elle vous plaît pas ma tronche c'est ça ? Ça fait des années que ma mère fait tout pour planquer cette brûlure ! Sûrement encore une connerie qu'elle a faite quand j'étais gosse ! J'ai toujours eu les cheveux longs à cause de ça ! Mais moi je supporte pas les cheveux longs. Elle a gueulé quand elle m'a vue comme ça ! Et puis quoi ?

— Margaux ce n'est pas une brûlure que tu as là. C'est une tache de naissance, rectifia le docteur Ponte. Lorsque je l'ai vue, je me suis souvenu. J'ai cherché dans la salle des archives. On note parfois les signes particuliers sur les feuilles de naissance. Mais cette tache là, je pouvais pas l'oublier. J'ai eu beaucoup de mal à retrouver ton dossier. Sans informatique, les choses sont compliquées ici. Voilà pourquoi on a dû te faire attendre. Ce papier m'a permis d'identifier qui étaient tes vrais parents. C'est moi-même qui ai accouché ta mère, il y a 25 ans de cela.

— Ma mère ? Mais de qui on parle là ? J'ai qu'une mère et elle est morte ! C'était Debbie ma putain d'mère doc' !

— Je peux comprendre, Margaux, que ce soit dur à encaisser, mais...

— Alors vous allez me dire qui sont mes parents , oui ou non ?

— Nous avons perdu la trace de ta mère depuis longtemps, mais tu sais nous sommes sur la rive nord, et

les gens disparaissent parfois comme ça sans rien laisser derrière eux...

— Et mon père ? Merde, mon père c'est qui ? coupa Margaux.

— Justement, c'est un peu délicat... Ton père s'appelle Arnaud Tolniet. Il a été incarcéré il y a 25 ans à la prison de Banefieu et...

— En prison ! Mais c'est quoi cette famille ? s'insurgea Margaux en bondissant de sa chaise. C'est quoi que vous êtes en train de me faire, là ? Ta famille c'est pas la tienne ! Ta mère, on sait plus où elle est, et ton père c'est qu'un sale taulard ! Non mais vous êtes sérieux là ?

Margaux tourna le dos au docteur Ponte et jaillit vers la porte d'entrée en un instant.

— MARGAUX ATTENDS ! JE NE T'AI PAS TOUT DIT ! MARGAUX ?

Mais Margaux n'était plus là. Elle avait quitté le bureau en un éclair pour s'élancer vers cette histoire dont elle avait été exclue malgré elle.

Le docteur Ponte se rassit, prit une profonde inspiration, et comme à son habitude, face à la violence des situations auxquelles il devait sans cesse se confronter, il posa le dossier sur son bureau. Il finirait dans la salle des archives.

**A SUIVRE ...**

DISPONIBLE SUR AMAZON

<https://amzn.to/2ZclVub>